

FEUILLETON DE L'ALBUM UNIVERSEL

La guerre noire

Par J. B. D'AURIAO

(Suite)

—Madame, disait la lettre, en m'éloignant de vous, je cède à la violence; mon devoir, et (permettez-moi de le dire) mon vœu le plus cher auraient été de me consacrer à votre service, de vous entourer de soins dévoués, et de ramener en un lieu sûr de refuge, la victime touchante de tant de misères, la veuve d'un noble ennemi: il m'est imposé de vous abandonner... je ne sais comment qualifier cette amitié de ceux qui vous entourent; à coup sûr, elle déploie des formes que réprouverait l'urbanité française. S'il m'eût été donné de remplir ma tâche auprès de vous, je n'aurais pas eu besoin de vous parler de mon dévouement, vous auriez pu l'apprécier... Mon plus grand bonheur eût été aussi de vous rappeler un souvenir doux et triste pour moi... et de murmurer à votre oreille... à votre cœur... (qui peut-être m'eussent écouté) de murmurer ces mots: — "Souvenez-vous des grèves de Saint-Marc..." — Toujours j'y pense, moi... "I remember forever". Adieu! — Madame, sur un signe de vous, je serai prêt. — "Spencer".

Campfort pâlit et sa voix devint tremblante en lisant ces dernières lignes. Il regarda Mme de Reillière: deux grosses larmes brillaient suspendues à ses longs cils: la tête légèrement inclinée, les yeux fixés dans le vague comme pour saisir une pensée lointaine, la jeune femme rêvait, écoutant encore, au milieu du silence, l'appel de quelques mystérieux souvenirs!...

Campfort, après avoir attendu quelques instants, se retira soucieux et préoccupé: il n'osait interroger Mme de Reillière; le cœur froissé, la tête bouillonnante de mille pensées confuses, il alla se jeter au pied d'un arbre, et se mit, lui aussi, à rêver amèrement.

La "flèche du Parthe..." lancée par Spencer, avait atteint son but...

Castaing avait été retiré du marais par Bono-Jocko, mais, hélas! sans aucune bonne intention; et le mulâtre, demi-suffoqué, restait étendu par terre, couvert de boue, pendant que la vie s'enfuyait lentement avec le sang coulant de ses blessures.

Personne ne s'occupait de lui autrement que pour le maudire; déjà la sueur froide de l'agonie mouillait ses membres glacés que secouait un hoquet convulsif, lorsqu'une main fit ruisseler sur son visage une eau tiède et embaumée; puis, de douces et pieuses paroles retentirent à l'oreille du "Quemador".

C'était le père Ambroise qui, la tête enveloppée de linges sanglants, le corps meurtri et brûlé, se traînait de cadavre en cadavre, cherchant si quel qu'un de ses bourreaux respirait encore.

Castaing se ranima un peu; mais rien ne pouvait toucher cette nature sauvage:

—Que veut le Padre? dit-il en lui lançant un regard farouche; qu'il laisse donc le pauvre noir mourir en paix!

—N'as-tu pas soif, mon frère? Je veux te donner à boire... N'as-tu pas froid?... je veux te réchauffer... dit affectueusement le missionnaire.

—Les faces pâles croient qu'il est stupide celui que recouvre une peau de couleur... tu veux me conserver un reste de vie pour les supplices que ta race me prépare... Mais je me ris de vous... l'âme d'un guerrier respire dans ma poitrine... je suis écrasé par le nombre, mais personne ne se vantera de m'avoir vaincu... laisse-moi! laisse-moi! tes jongleries me font pitié... elles ne me trompent pas... Regarde ce bûcher, là-bas, je voudrais voir s'y tor dre et fumer tes derniers os.

—Je n'ai pas de vengeance dans le cœur, dit le bon missionnaire en continuant ses soins, tu as été notre plus furieux persécuteur, tu as besoin le premier du pardon de Dieu et des hommes... je t'apporte l'un et l'autre; écoute mes paroles de paix.

—Le Dieu des blancs n'est pas pour le pauvre noir, reprit Castaing avec un sombre désespoir; toi et tes paroles m'ennuient... qu'on m'échève sans tant de discours, ou qu'on me laisse.

A ces mots, le "Monstre jaune", comme l'appelaient Probado, ferma les yeux, se détourna et ne prononça plus une parole.

Trop faible pour se soutenir sur les genoux, le vieux missionnaire s'assit auprès de Castaing, et, sans se rebuter, pansa ses blessures, lava ses membres souillés de boue, le rapprocha du foyer, mêlant à ces soins de douces paroles. Bono-Jocko et Taralcaral le regardaient faire en secouant la tête:

—Trop bon... le Padre... pour méchant animal, dit Jocko... comme si offrir du miel à un pécari... trop bon... tout perdu: un... deux coups de couteau meilleurs... tout fini avec mauvaise bête!

—Mon ami, répliqua le missionnaire, le soleil réchauffe le serpent comme la tourterelle; le bon Dieu bénit le pécheur repentant, il est notre père à tous, un père aime tous ses enfants, je représente Dieu dans ce monde...

—Je vous dis que c'est beau! ce que vous faites là, Padre! dit brusquement Taralcaral; moi, je l'écraserai comme un ver... et encore il ne m'a pas criblé en traître, comme il l'a fait pour vous?...

—Qui donc lui pardonnerait, si ce n'est celui qu'il a offensé? dit le prêtre avec un sourire; croyez-moi, enfants, le bruit d'une bonne parole a plus d'écho dans le ciel qu'un coup de mousquet... Allons! aidez-moi à le placer sur un lit de rameaux tendres... là, près du feu... bien! mes amis! Dieu vous dit: "Merci enfants!" et, ce que vous venez de faire, il vous le rendra au centuple. — Es-tu bien? mon frère, continua-t-il en s'adressant à Castaing?...

Ce dernier ne répondit pas; mais un profond soupir gronda dans sa poitrine et sa main cessa de se raidir dans celle du bon vieillard: le bronze commençait à s'amollir au feu de la charité.

Pendant plusieurs heures, un profond silence régna dans ce désert solitaire, théâtre de tant de drames terribles.

Que l'homme est méprisable avec ses petites colères qu'il croit redoutables, avec ses passions qu'il croit indomptables, avec ses caprices insensés!... Les générations naissent, vivent, se choquent, s'entre-tuent ou disparaissent comme des vagues entraînées par le fleuve du temps; le sang coule sur le sol; les chairs mortes engraisent les vallées; les cris furieux, les détonations meurtrières font vibrer les échos des solitudes... A peine a-t-il paru, l'homme, ce petit despote de la nature, il disparaît... et, avec lui, s'évanouit toute trace de son passage.

Le sang des blessés fumait encore; les cadavres n'étaient pas refroidis sur la terre humide... déjà les vieux marais continuaient leur silence mystérieux; les voix sauvages de la savane recommençaient leur harmonie fantastique... qu'y avait-il de changé au désert?... Quelques atômes de boue avaient quitté leur place... quelques insectes horribles, sentant une proie nouvelle, s'étaient détournés de leur route; mais, toujours verts étaient les grands bois; toujours parfumée voltigeait la brise: toujours bleu et serein se déroulait le voile infini du ciel...

De toutes ces clameurs cruelles, de tous ces cris de douleur, lequel était monté plus haut vers le Père céleste?... La douce parole, le soupir miséricordieux du pauvre prêtre prodiguant ses soins au meurtrier!...

Campfort était encore enseveli dans ses lugubres pensées, lorsqu'une petite voix argentine et fraîche arriva jusqu'à lui:

—Monsieur Georges, où donc est-il? demandait Blanche qui, appuyée sur le bras de Naïa, cherchait partout leur sauveur.

Au même instant, elle l'aperçut couché au pied d'un arbre:

—Ah! il repose, notre bon ami, dit-elle aussitôt à Naïa; avançons sans bruit: je veux le voir seulement, puis nous le laisserons à son sommeil dont il a tant besoin.

Georges ne dormait point; mais son esprit impressionnable était tombé en de noires pensées depuis qu'il avait lu la perfide lettre de Spencer, dont les dernières lignes semblaient trahir de mystérieuses relations entre le jeune Anglais et Mme de Reillière.

—Mon Dieu! se disait-il, depuis le jour où je l'ai vue, fraîche et gracieuse fiancée, je l'ai aimée de toute mon âme, comme un père, comme un frère, comme j'aimais notre pauvre Charles, l'heureux époux de son choix... et jamais une pensée ne vint ternir dans mon cœur cette pure et fraîche amitié. Aujourd'hui j'accours, je dévore l'espace, je soutiens une lutte mortelle... je lui apporte ce voile blanc, dernier adieu du mourant, recueilli sur le champ de bataille sous une pluie sanglante... et je trouve la place prise par un impudent étranger... et je la vois pleurer et rêver au son de je ne sais

quel verbiage trompeur!... Etait-ce là tout ce qu'elle avait à me dire?...

Campfort en était là de ses réflexions mélancoliques, lorsque Blanche s'approcha de lui, ainsi que nous venons de le dire. Nous devons avouer qu'il céda à un mouvement puéril, qu'excuseront peut-être ceux qui ont connu, par expérience, l'inquiète tristesse à laquelle s'abandonnait Georges; il faignit de dormir, espérant que quelque phrase échappée à la jeune fille lui révélerait une lueur de vérité. Blanche, en effet, après s'être approchée avec Naïa, s'arrêta près de lui et le regarda quelques instants en silence; puis à voix basse elle dit à sa compagne, en étendant la main vers lui:

—C'est notre meilleur, notre dernier ami... nous l'aimons bien aussi, maman et moi: tous les soirs, tous les matins, en faisant notre prière, nous avons pensé à lui, après avoir prié pour... pauvre père... Oh! que je voudrais lui parler!... je suis sûre qu'il a bien des choses à nous dire... Maman, aussi, attend son réveil avec impatience.

—Moi croire oui... m'selle Blanche, reprit Naïa; lui si bon et si fort... et si courageux... et tant aimer vous!... Quand lui trouver vos traces, courir comme un oiseau.

—Généreux ami! nous lui devons de n'avoir pas subi une mort horrible... oh! je frissonne quand j'y songe... Laissez-moi regarder un peu ce bon visage, je me rassure en le voyant: regarde-le aussi Na'...

—Moi bien voir, dit la jeune quarteronne; mais... Et elle fit faire un pas en arrière à Blanche; puis elle ajouta:

—Lui triste! lui pas content!

—Hélas, nous sommes tous tristes, répondit Blanche avec un soupir.

—Non! non! non! dit Naïa, en secouant sa jolie tête brune, pas ça! moi vous dire!

Et se penchant à l'oreille de Blanche, elle chuchotta quelques phrases que Campfort ne put comprendre:

—Je ne sais ce que tu veux dire, Na'... je ne le connais pas; je ne l'avais jamais vu: songe donc que c'est un étranger.

—Moi, toujours sûre quand je dis quelque chose; en lisant la lettre à maîtresse Reillière, lui pâle, très pâle... puis allé dormir sans rien dire; maîtresse Reillière pleurait.

—Mais je n'ai rien vu, rien entendu, de ce que tu me dis...

—Et, je crois bien! vous dormir... mais Na' dort d'un oeil... toujours l'autre ouvert... Na' voit tout.

—Allons trouver maman, dit Blanche, après un silence prolongé.

Quand le bruit léger de leurs pas se fut perdu sur la mousse, Campfort se leva, et après s'être secoué comme le lion prêt à quitter son gîte, il inspecta le ciel, vérifia l'heure et pensa au départ.

—Allons! allons! se dit-il, je suis père de toute cette famille: à bas les chimères! demain il sera temps d'y songer.

Son premier soin fut d'aller auprès de Mme de Reillière: il la trouva reposée et presque remise de ses longues souffrances. L'espoir, le repos sont un baume si puissant, lorsqu'ils sont aidés par la jeunesse!

Campfort serra les mains de Mme de Reillière; embrassa paternellement Blanche qui s'était jetée à son cou; donna une petite tape sur la joue à Naïa, toute fière d'un tel honneur.

Puis, il ordonna les préparatifs nécessaires pour lever le camp. Avant de les faire enterrer, il s'assura que les nègres étaient réellement morts.

Castaing, seul, avait survécu, et, grâce aux soins du père Ambroise, il se trouvait en état de marcher. Campfort s'arrêta devant lui:

—On ne peut donc pas l'écraser, ce serpent-là? fit-il d'une voix brève, en regardant les chasseurs français assis autour du prisonnier.

Chacun murmura un mot; les couteaux et les yeux brillèrent.

Le père Ambroise gardait sa proie, lui aussi; il se leva:

—Monsieur Campfort, lui dit-il, je vous demande la vie de cet homme.

—Mon père, savez-vous pour qui vous intercédez? repartit Campfort; cet homme!... moi, je l'appelle une bête fauve!... il a commis plus de crimes qu'il n'a de cheveux sur la tête: il a torturé les femmes et les enfants... il a brûlé...